



## Prologue

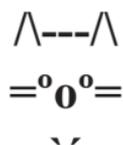
Je flotte dans l'ouate comme sur un nuage. Il fait chaud, il fait noir. Mes yeux sont ouverts mais ils ne distinguent rien d'autre qu'un tunnel sombre qui s'ouvre vers les ténèbres.

Une vieille croyance dit que le chat a neuf vies et non pas sept. Cela vient du fait que les Égyptiens, qui ont été parmi les premiers à domestiquer le félin, étaient étonnés par la grande résistance du chat à échapper régulièrement au danger. Le chiffre neuf, composé des trois trinités, est un chiffre porte-bonheur. Et ce n'est pas un hasard non plus si les Japonais parlent de *maneki-neko* (« chat porte-bonheur ») et s'en servent pour attirer les clients dans leurs boutiques. Si le chat de porcelaine lève la patte gauche, il attire le chaland ; s'il lève la patte droite, il attire l'argent.

Moi, le petit rouquin aux socquettes blanches et aux prunelles d'ambre, je suis allongé et j'étire mes quatre pattes ankylosées, les unes après les autres, méthodiquement : d'abord la patte avant gauche, celle qui attire l'acheteur compulsif, ensuite l'antérieure droite, celle

de la corne d'abondance, puis les deux postérieures qui ne servent à rien. Je me lève et commence à ramper dans cette obscure galerie de tissu. Soudain, je devine une clarté au bout du tunnel. Je m'extirpe du fin fond de la couette où je m'étais assoupi.

Je vais vérifier que ma gamelle est bien vide, puis je me poste sur l'appui de fenêtre côté rue et j'attends le cliquetis familier de la voiture de mes colocataires.



## Chat pitre 1

Je dresse les pavillons de mes deux oreilles. Bien que j'habite au mitan de la voie à sens unique, à deux cents mètres du bout de la rue, j'ai entendu le bruit caractéristique du pot d'échappement légèrement fissuré. Le véhicule vient de tourner au coin, il va arriver par la gauche. Normal : ils arrivent tous de la gauche, sauf ceux qui ont pris le sens interdit. En moyenne, trois voitures par semaine s'engagent à contresens. Quant aux vélos, aux cabots et aux mobylettes, je ne les compte plus.

Dans cinq secondes, la voiture de mes humains essaiera de s'arrêter au plus près de ma résidence principale. Elle va sûrement se garer en face, car les trois places devant ma maison sont prises. Avant, avec l'angle de vue que j'avais de mon appui de fenêtre du premier étage, je ne voyais que le trottoir d'en face et la moitié de la chaussée, mais depuis que Pat m'a installé une estrade de trente centimètres de haut, ma vision englobe jusqu'à mon propre caniveau. C'est incroyable ce qu'une simple boîte d'emballage de friteuse élec-

trique, déposée sur un rebord, peut faire voir la vie de haut. Ainsi juché sur mon socle de carton, je patiente.

Kate sort du côté de l'asphalte. Son premier réflexe est de lever la tête vers la troisième fenêtre du premier étage, là où se trouve mon piédestal, pour voir si j'y suis perché. Alors elle me voit comme tous les soirs, fidèle au poste ; un sourire se dessine sur son visage, elle lève le bras gauche, comme le *maneki-neko*, et me fait signe. Je ne lui réponds jamais.

À peine la clé est-elle engagée dans la serrure du rez-de-chaussée que je suis déjà dans l'entrée à les attendre, je reste dans le passage, les empêchant de pénétrer en signe de protestation : je n'aime pas rester seul. Puis, sans leur laisser le temps de retirer un vêtement ou une chaussure, je les invite à me suivre dans la cuisine en miaulant.

Alors Pat, tout habillé, les clés encore dans une main, dépose une cuillerée de pâtée au poulet dans ma gamelle.

— Retire tes chaussures avant de rentrer dans la cuisine, j'ai lavé hier !

— Oui, oui, d'accord ! Mais c'est à cause de Surcouf [c'est mon nom de baptême], il ne veut pas attendre.

Pendant que l'homme ôte sa deuxième basket, je suis déjà à hurler devant la porte d'entrée pour ma sortie du soir.

— Il y a Surcouf qui demande à sortir. Tu peux t'en occuper ? Moi, je vais préparer le dîner.

Alors mon compagnon de vie remet ses chaussures dans un soupir, se bat deux minutes avec moi pour m'attacher mon collier autour du cou et descend à l'étage inférieur à la vitesse de l'éclair, sur mes métatarses.

Même si c'est contre ma nature féline, Pat a trouvé un système ingénieux pour me permettre de prendre l'air sous bonne garde et de disposer d'un large rayon d'action tout en restant attaché. Je ne supporte pas la vie confinée en appartement et mes bipèdes ayant perdu déjà trois chats, ils refusent de me laisser sortir sans entrave, alors nous avons trouvé un compromis. Pat a tendu une ligne de vie de deux mètres de long sur la pelouse, à l'aide de piquets de tente, sur laquelle il fixe le crochet de ma laisse. Même si c'est délimité, ça me permet d'avoir un périmètre confortable pour mes déambulations félines.

Il a aussi inventé un nouveau concept de licol, un modèle de longe digne de figurer au palmarès du concours Lépine : il se compose d'un collier souple en cuir de vachette, puis d'une cordelette de couleur vive et pour finir de quarante centimètres de Sandow fin pour l'élasticité, dont l'extrémité se termine par un mousqueton anodisé avec molette de verrouillage. L'ordre est important. Il ne faut pas inverser, l'élastique doit être attaché au sol et la corde au cou.

Ce fil à la patte, ou plutôt au col, a subi de multiples évolutions au cours des semaines. D'abord, le simple crochet d'alpiniste à système d'accrochage rapide ne

résista ni à l'oxydation dans l'herbe humide, ni à mes talents pour décadénasser les simples boucles métalliques. Comme j'ai toujours eu la fâcheuse tendance à essayer de m'étrangler par tous les moyens possibles, le collier était élastique à l'origine. Mais je compris vite qu'il suffisait de tirer en reculant pour qu'il glisse comme par miracle le long de mes joues, me lissant les moustaches et les oreilles par la même occasion. J'en fis même un jeu. Pat l'échangea donc pour un ras-de-cou en cuir de vache retourné. Mais quand mon compagnon me retrouva un soir, ahanant, suffoquant, au bord de l'apoplexie, d'avoir tellement tiré sur ma corde pour atteindre un rival qui avait passé deux oreilles par le trou aménagé dans l'ouverture côté cour, il rajouta un Sandow à ma laisse vert pelouse.

Il faut dire à ma décharge que toutes sortes de choses pénètrent par ma chatière. Outre les sœurs et les frères ennemis, j'ai déjà vu un mulot, une tête d'enfant (je vous jure !), des canettes de bière, des barquettes d'aluminium remplies de restes insipides, un morceau de saucisse de foie qui embaumait mais que je n'ai pas eu le droit de goûter sous peine d'empoisonnement alors qu'elle était parfaitement saine, et le visiteur le plus insolite : un yorkshire que son maître introduisait par la chatière et qui venait faire ses besoins sur ma pelouse. Autant dire que la troisième fois, Pat qui me tenait en laisse, lâcha du mou et que le cabot détala dans un hurlement et ne remit jamais ni ses fèces, ni ses fesses en mon domaine.

Maintenant, mes cordes sont de couleurs vives. Ce n'est pas par esthétisme, mais uniquement pour permettre à mes serviteurs de me localiser plus facilement et de constater que je suis toujours au bout de ma longe, car le vert se confondant avec l'herbe, ils se demandaient toujours si j'étais encore attaché. Et c'est vrai qu'ils peuvent se faire du souci.

Quand je suis encordé, je ne manque pas d'imagination pour m'empêtrer. Mes entortillages se mesurent à l'aune de ma corde : plus elle est longue, plus la liste s'allonge. Pat l'a raccourcie plusieurs fois d'ailleurs, avant de trouver le bon métré entre mon exigence de territoire et la limitation de mes sottises.

Après l'écorce des bûches qui accroche ma laisse, j'ai testé les arabesques de la rambarde du rez-de-chaussée : j'aime m'y empêtrer en effectuant plusieurs tours par-dessus et par-dessous jusqu'à ce que je n'aie plus de mou dans la corde et que je reste le front appuyé contre le fer forgé, attendant que le locataire du logement vienne me libérer.

J'ai aussi expérimenté le tricotage dans les framboisiers. Car j'exige, de temps en temps, de changer de point d'ancrage. Alors, les jours de fortes chaleurs, Pat agrée mes exigences et m'attache à l'ombre du troène. Et puis, à force d'insister, j'ai fini un jour par avoir droit aussi à la porte du jardin. J'ai pu enfin passer la tête par la chatière où tant de curieux avaient jeté un œil et par laquelle tant d'en-

nemis avaient pénétré. Je me suis retrouvé de l'autre côté du miroir, au bord du trottoir, je me suis allongé sur la marche qui mène à ma parcelle de terrain, j'ai passé des heures à me chauffer le dos au seul endroit que le soleil d'hiver peut atteindre, la margelle qu'il lèche de ses pâles rayons tout en laissant mon demi-are dans la pénombre.

Mais mon plus bel exploit reste quand j'ai grimpé sur le pilier de soutien du vantail, que j'ai marché sur la grille en fer forgé et que je suis passé côté rue après avoir escaladé les canisses. En équilibre instable sur le rebord en pente du muret, il me restait deux centimètres de corde pour ne pas finir étranglé : un pas de plus et je finissais dans les limbes. Ce jour-là, je ne franchis pas le pas, mais Pat dut couper la corde rouge pour me libérer. Le lendemain, j'en avais une nouvelle, toute jaune.

Je prends mon élan, je pars en lévitation et me réceptionne à soixante-quinze centimètres du bord du tas de bois tout neuf d'un mètre quatre-vingt-dix de haut. Ma laisse, élastique compris, ne faisant que trois mètres de longueur au repos et moi quarante centimètres au garrot, je manque de m'étrangler à l'atterrissage. Si vous comptez bien, il me manque cinq centimètres que je gagne avec l'élasticité du Sandow. Je recule de vingt bons centimètres pour retrouver un semblant de souffle.

La vue est belle de là-haut. J’embrasse tout mon domaine. Seuls le lilas rose et le troène me dominent. Je peux surveiller la totalité de ma parcelle.

Je vous commente la visite du pourtour en commençant par la gauche, avec en premier lieu le lilas, puis une porte avec chatière donnant sur une rue que seuls moi et les intrus empruntons (mes hôtes ne sortent jamais par là), et la petite table à l’ombre du troène où reposent trois bonsaïs. En face, le long du mur : la rhubarbe, les framboisiers et les fraisiers, et une dalle de béton avec une descente d’eau. Sur ma droite : les deux fenêtres des logements du rez-de-chaussée, le soupirail donnant accès aux caves et qu’il m’est interdit de visiter, le vantail qui s’ouvre sur le couloir donnant accès à l’escalier de mon appartement et la menthe sauvage qui se mélange au muguet des bois qui se pare de clochettes blanches invariablement le 10 mai de chaque année. Eh oui ! Il est toujours en retard. Au nord, jouxtant mon perchoir sylvestre, se trouve l’appentis, tapissé de lierre grim pant, squatté par de succulentes araignées. Au centre : un parterre de rosiers nains et un hibiscus apportent un peu de couleur à l’ensemble somme toute un peu vert-de-gris.

Mais pour couronner la visite, au-dessus de ma tête, il y a la pièce maîtresse de mon jardin : la mangeoire aux oiseaux. Et avec le nouveau stère que Pat a rentré hier pour l’hiver et qui a rehaussé mon tas de bois d’un mètre trente, je ne suis plus qu’à quatre-vingt-quinze centimètres du Saint Graal. Je me hausse sur mes

postérieures, j'allonge la patte et je touche le bas de la réserve à graines, provoquant une mini avalanche de sorgho, de millet et de tournesol.

Mon compagnon de vie a complètement négligé cet aspect des choses. Pour le moment, les moineaux ont déserté le coin, il y a eu une envolée quand j'ai sauté sur le monticule recouvert d'une bâche plastique verte et qui a fait un bruit de chips écrasées sous mon poids. Elle me sert maintenant de filet de camouflage. Je me suis à moitié enfoui dans un pli de la toile, les yeux fixés sur l'objectif. Parfaitement immobile, je patiente.

Une calotte anthracite ceint sa tête, il arbore une barbichette noire englobant ses pupilles pour les faire disparaître. Son plastron est blanc sale. Ses ailes offrent un camaïeu de fauve avec un croissant blanc de chaque côté en guise de broche. Ses pattes, qui imitent les serres des nobles rapaces, sont fripées et roses comme celles d'un vieillard, et ne lui servent qu'à s'agripper sur les murs verticaux et à enserrer les branches des arbres. Son bec est épais et sombre. C'est un mâle. Les juvéniles comme les femelles ne s'habillent pas en noir, ils ont un bec saumon et ne portent pas de barbe.

C'est un géniteur qui laisse ses enfants orphelins. Je fouille d'abord ses entrailles, son cœur palpite encore, du sang barbouille mes vibrisses, du duvet de son ventre s'envole comme des petits nuages cotonneux et s'accroche à mes sourcils. Les ailes en croix, la queue

en éventail, le bec dans le prolongement du corps, il a perdu du volume. Je l'aplatis encore un peu plus sous mon coussinet, puis je le laisse choir, presque intact, de deux mètres de haut pour qu'il rejoigne sa dernière demeure. Ensuite, je vide mes propres boyaux sur la bâche. Ça empeste le vomi, je saute de mon perchoir. Ma laisse reste coincée dans l'interstice entre deux bûches. Je tire de toutes mes forces mais je suis bel et bien pris au piège.

Pat me retrouve un quart d'heure plus tard, encore prisonnier au pied du tas de bois. Je suis occupé à jouer avec la tête du moineau qui s'est détachée du corps. Je remonte rapidement dans les étages pendant que le deux-pattes me couvre d'opprobre, et suis privé de nourriture pendant dix minutes, le temps que mon compagnon de vie offre une sépulture décente à mon oiseau. Il l'enferme dans un sac plastique et le jette dans la poubelle verte, celle réservée aux matières organiques.

Après avoir mangé deux minuscules bouchées, car mon estomac est encore tout retourné, je rejoins mon observatoire dans l'escalier. Ils sont six à gesticuler sur l'empilement de bûches, sous la mangeoire, là où je me tenais une demi-heure plus tôt : six piafs en train de grappiller les graines que j'ai fait choir avec ma propre patte. Je suis vert, et cette fois, ce n'est pas à cause de mon indigestion. Je me plains à Pat, demande à ressortir, mais cette fois, il ne cède pas.

La première chose que je fis en ressortant le lendemain fut de sauter sur le tas de bois et de lever la tête : la mangeoire n'était plus là, elle avait déménagé pendant la nuit, elle était fixée au mur mitoyen au-dessus de l'appentis, complètement hors de ma portée. Les passereaux pépiaient en faisant la queue pour accéder au sorgho, au millet et au tournesol, et j'eus l'impression qu'ils me daubaient.